

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

VARIÉTÉS.

HISTOIRE DE LA REVOLUTION DE ROME.

Tableau Religieux, Politique et Militaire des années
1816, 1847, 1848, 1849 et 1850 en Italie par
Alph. Balleudier. — 2 vol. in-8.

Le monde catholique tout entier s'est ému quand l'esprit des révolutions s'est montré triomphant à Rome, et tant qu'a duré cette crise déplorable toutes les phases en ont été suivies avec une avidité et je dirai presque une sainte curiosité. L'intérêt qu'inspirait alors les nouvelles de la ville éternelle n'a pu s'affaiblir, car il s'agissait là d'un fait qui nous importe à tous d'aujourd'hui dans son principe, dans sa marche, dans son développement, dans ses résultats : le triomphe de la démocratie. Que ses transformations soient plus ou moins rapides, que les méurs d'une nation lui imposent un travail lent et successif, ou que, plus faciles, elles lui permettent de se repandre comme l'inondation, la fin inévitable de la révolution est l'anarchie, la ruine, le despotisme le plus affreux. Il est étonnant qu'après tant d'exemples tous ne l'aient pas compris et qu'il soit encore des esprits assez abusés pour croire à la réalité de transactions qui laissent un pays s'établir solidement sur la pente des principes révolutionnaires. Il ne peut y avoir que des larmes et le terrain solide en apparence se briserait ébranlé et glisserait jusqu'au fond de l'abîme avec tout ce que les habiles s'étaient flattés d'avoir bâti pour l'éternité.

On en trouve une nouvelle et irréfutable preuve, une preuve de fait dans l'histoire que M. Balleudier nous a donnée de la révolution de Rome. L'auteur, avant d'écrire, a voulu d'abord bien connaître, et comme nous l'avons dit en annonçant son livre, a fait express un long séjour en Italie, recherchant avec soin toutes les occasions de s'instruire ; il a eu sous les yeux la plupart des pièces originales, il a recueilli des faits nombreux de la bouche des acteurs principaux des scènes qu'il raconte, et à force de soins et de travaux, il a atteint le but principal d'un historien : la vérité dans les faits. Voyons maintenant comment il a mis en œuvre les matériaux précieux qu'il avait amassés.

Son livre est précédé d'une introduction dans laquelle il démontre que les sociétés secrètes ont servi de préface à la République romaine. Il en trace la marche d'abord obscure et souterraine, puis plus hardie, puis cachée encore. Dans les écrits de Ricciardi et de Mazzini, il fait voir le plan de tout ce qui s'est fait, et sortent de cette abominable hypocrisie qui cachait son cri de guerre sous l'insinuation de la gloire de Pie IX.

L'introduction fait pressentir tout l'ouvrage et l'explique d'avance : en établissant les faits, nous les verrons se développer comme l'avait fixé l'infatigable prévision des chefs de la démocratie.

Nous assistons d'abord à l'avènement de Pie IX, salué dans toute l'Europe par un élan d'admiration qui s'était ramment manifesté pour l'élu du conclave. Les actes du Souverain-Pontife répondent aux espérances qu'on avait conçues, ils les dépassent. Le caractère de bonté, de sagesse, de fermeté prudente dont ils sont empreints commande des éloges des hommes d'état les plus renommés. J'ai souvent entendu alors blâmer Pie IX de la voie dans laquelle il s'engageait ; on faisait les plus tristes prédictions, et comme elles se sont réalisées, les événements semblent donner raison aux critiques. Cependant, l'initiative prise par Pie IX était à la fois un acte de cou-

rage et de haute sagesse. Il connaissait parfaitement l'état du peuple qu'il était appelé à gouverner, il savait combien la révolution avait étendu ses influences secrètes, et voyant imminente la crise qui sans cesse avait menacé le gouvernement de Grégoire XVI, il se dévoua à diriger un mouvement qu'on ne pouvait empêcher ; s'il le maîtrisait, il en faisait sortir des réformes dont son expérience des choses lui faisait reconnaître la nécessité, et il préservait les états des horreurs de l'anarchie.

Mais ce n'était pas là le compte des révolutionnaires ; ils poursuivirent aux excès, et l'enthousiasme du peuple fut égaré. Un faux patriotisme exalta toutes les têtes, et bientôt le Pontife-Roi dut s'éloigner en fugitif et laisser Rome en proie à une troupe de bandits qui proclamèrent la République. Il faut lire dans M. Balleudier le récit de la première assemblée populaire. L'ivresse d'un peuple à qui on fait accroire qu'il ressuscite, laisse comprendre l'entraînement de certaines scènes qui, contemplées de sang-froid, n'ont rien que de théâtral et de grotesque. Nous citons :

« Le peuple romain, entraîné dans le courant électrique de l'indépendance italienne, répond à l'appel que Mazzini lui lance de Milan. Prévenu, dès la veille, qu'une grande réunion populaire aurait lieu au Colisée pour aviser aux moyens de sauver la patrie en danger, il se rendit en masse dans l'arène des gladiateurs et des martyrs. C'était le 23 mars ! Éclairé par un magnifique soleil de printemps, le ciel de Rome n'avait pas un nuage ; rayonnant d'enthousiasme, le front des Romains n'avait pas une teinte sombre ; les soldats de la garde civique, les membres des clubs, les troupes de ligne, la noblesse, la bourgeoisie, les princes, les artistes et les professeurs, étaient tous là, groupés avec l'instinct artistique des Italiens ; ici le dominicain drapé dans sa robe blanche et son long manteau noir, là le capucin avec sa longue barbe encadrée dans un capuchon de laine brune, plus loin l'abbé avec son petit manteau noir et coquet ; plus loin encore les évêques des collèges avec leurs soutanes bleues, rouges, violettes, écarlates et blanches, formaient une mosaïque humaine ; tout auprès, le militaire dont le brillant uniforme contrastait avec le costume simple et pittoresque du Transévérin, et les femmes de toutes conditions complétaient ce tableau dont l'admirable arrangement a un décor de théâtre. Magnifique théâtre, que le Colisée avec ses ruines, les grands souvenirs, et un immense auditoire d'honnêtes gens des deux sexes nombreux qui semblaient remplacer l'ancien velarium. Ce spectacle était magnifique, ce moment solennel ! Alors un homme d'une taille élevée, un prêtre portant le costume des barnabites, s'avance à travers la foule qui s'écarter sur son passage, il se dirige dramatiquement vers le *pulpito sacro* où deux fois par semaine un pauvre moine de Saint-Bonaventure vient raconter, avec des larmes et des sanglots, aux hommes du peuple, les souffrances de l'homme-Dieu. Ce prêtre, à la démarche assurée, est le principal personnage du drame qui se prépare, c'est un moine ambitieux, une pâle copie de Pierre l'Érémite, c'est le Pape Gavazzi. Il est admirablement placé dans son rôle, et son costume se prête à l'illusion de la scène. Un long manteau noir, artistement drapé, recouvre sa robe noire serrée à la taille par une large ceinture de la même couleur. Une croix verte, rouge et blanche, se dessine à grands traits sur sa poitrine ; son large front est nu, sa figure porte le cachet d'une expression mâle et robuste ; ses longs che-

veux noirs, jetés au vent, flottent sur son cou, son regard est inspiré, son geste harmonieux, sa pose dramatique, sa voix retentissante, il va prêcher la croisade de l'indépendance italienne : « Frères, s'écrie-t-il, le jour de la délivrance est arrivé ! L'heure de la croisade sainte a sonné ! aux armes ! Dieu le veut ! aux armes !... »

« Autrefois, quand les peuples de l'Occident vouturent conquérir le sépulcre de celui qui, de la croix du Golgotha, avait fait un piédestal à la liberté arborèrent la croix sur leur poitrine, et, sous l'étendard du Christ, ils s'élançèrent sur l'étranger leur cause était juste, leur cause était sainte !... Plus juste et plus sainte est la nôtre : aux armes ! Romains ! l'Autrichien, cent fois plus barbare que le Musulman, est à nos portes ; comme les croisés, arborons la croix sur nos poitrines et en avant sur l'ennemi, car Dieu le veut !... »

« Celui-là n'est pas digne de s'appeler Romain, qui, dans les temps où nous sommes, préférant ses affections et ses intérêts privés à l'intérêt général, resterait lâchement dans ses foyers. Celui-là n'est point digne d'être le descendant des maîtres du monde, d'héritier des victorieux du Capitole, qui refuserait de vaincre ou de mourir pour l'indépendance de l'Italie ! Celle-là n'est pas digne d'être appelée Romaine et de donner des enfants à la patrie, qui retient dans ses bras son fiancé ! Celle-là ne serait pas digne d'être mère, ou d'être l'épouse dans ses entrailles fécondes, qui verserait des larmes sur le départ de son fils !... Celle-là ne serait pas digne d'être la fille héroïque des matrones romaines, qui capiverait par ses charmes le courage de son époux réclamant par la bataille ! Romains, vos ancêtres ont conquis le monde, voulez-vous être dignes d'eux ? répondez. — « Oui ! oui ! » s'écrie d'une seule voix la foule enthousiasmée par ces paroles entraînantes. — « Romains ! voulez-vous, brisant les fers de l'esclavage, marcher à la conquête du plus précieux de tous les biens, à la gloire, à l'indépendance, à la liberté ? — « Oui ! oui ! » répond la foule, nous le voulons ! — « Romains ! voulez-vous redevenir le peuple-roi ? — « Oui ! oui ! oui ! répète une troisième fois la masse électrisée. — « Eh bien, que votre volonté soit faite. Romains ! au nom de l'Italie, aux armes ! la carrière est ouverte... aux armes ! la victoire vous attend... aux armes !... Romains, en avant ! Dieu le veut ! »

« Les applaudissements qui accueillirent ces paroles retentissaient encore, lorsqu'un homme d'un certain âge, revêtu du costume pittoresque des Montagnards romains, remplaça le Père Gavazzi à la chaire sacrée devenue tribune politique. Le chapeau à larges bords, le surcoat en drap brun-vert doublé d'une peau de mouton, le chapeau rouge et noir, serré à la jambe par des boucles de cuivre, la veste de velours bien retenue par une large ceinture tricolore, le gilet rouge, la culotte courte et de gros souliers ferrés, telle était la tenue de ce nouveau orateur appelé Rossi, et connu sous le nom de Berger-poète. Sa figure pâle, encadrée dans de longs cheveux noirs, ses yeux largement fendus et pleins d'éclairs, l'harmonie de ses traits, la distinction de sa parole, commandent le silence. — « Je ne suis ni un orateur ni un savant, moi, s'écria-t-il ; je ne suis qu'un pauvre paysan qui ne connais l'histoire de son pays que par les ruines qui recouvrent la terre de ses campagnes. Chaque débris de ses ruines porte un souvenir,

chaque de ses souvenirs conserve un nom, chacun de ses noms forme un ensemble merveilleux, un monument éternel élevé à la gloire de l'Italie... l'Italie, frères ! ce nom trois fois cher provoque des larmes dans vos yeux, et votre main se porte instinctivement à vos côtés pour y trouver la glaive de la résurrection, l'Italie vous attend sur son lit de douleur, elle vous appelle, vous qui êtes ses enfants, elle vous demande plus que la vie que vous lui devez, elle vous demande la liberté, vous seuls pouvez la lui donner, serrez-vous insensibles à son appel ? répondez. — « Non ! non ! s'écrie le peuple ; vive l'Italie ! — Fermez-vous les yeux à ses larmes et l'oreille à sa voix ? répondez. — « Non ! non ! vive l'Italie ! »

« Pendant un quart d'heure, le poète-berger, devenu tribun, retient suspendu à ses lèvres, par de magiques paroles, la foule attentive et silencieuse. »

Cette citation donne une idée du genre de M. Balleudier. Sa narration est vive, dramatique ; on sent qu'il écrit sous l'impression des récits qu'il vient d'entendre, en vue des lieux mêmes où se sont passées les scènes. Cette allure convient particulièrement à son talent, et, si je ne m'abuse, il se laisse trop facilement entraîner au charme que la description a pour lui. Plus sobre, il eût produit peut-être plus d'effet.

L'étude que l'auteur a faite des écrits et des actes des principaux acteurs de la révolution, lui a permis de nous en tracer des portraits saisis-ans. On admirera ceux de Ciceroecchio, de Sterbini, Mamiani, Rossi, Galeffi. A travers le récit des grands événements, M. Balleudier n'a pas négligé la partie anecdotique si intéressante, quand surtout il s'agit de faits contemporains et de personnages qui nous sont connus. J'ai particulièrement aimé les détails dans lesquels il est entré sur la tenue de nos soldats pendant le siège. Leurs mots heureux, leurs actions héroïques dépassent du compte-rendu des opérations militaires que j'ai trouvés un peu longs, je l'avoue. Je doute que la plupart des lecteurs puissent se former une idée bien nette de ce qu'on leur raconte ; pour mon compte, quoique je connaisse assez bien les environs de Rome, et que je ne sois pas tout à fait étranger aux travaux d'un siège, j'ai eu quelque peine à ne pas m'égarer dans ces cent pages et plus sillonnées de boyaux, de chemins couverts et de parallèles. Une carte topographique serait nécessaire, et M. Balleudier fera bien d'en enrichir sa seconde édition.

« Qu'il me permette de lui adresser un autre reproche. Il ne donne que trois lignes à la mort du commandant du génie Galland-Du Fort. Du Fort méritait mieux que cela ; il est mort en héros chrétien, couronné dignement ainsi une admirable vie. M. Balleudier n'a donc pas interrogé les officiers de l'ét-major ! Et quand il a vu avec quelle pompe on célébrait, à Saint-Louis-des-Français, les obsèques du brave frappé à mort sur la brèche, il n'a donc pas demandé pourquoi ces regrets minuties ! On lui eût répondu : non pas que Du Fort avait trois fois conduit ses sapes à l'assaut, les officiers français trouvent tout naturel qu'on aille au devant des balles et ils en portent à peine ; mais on lui eût dit que, couché sur son lit de douleur, le soldat chrétien pressait son crucifix avec amour, et répondait à M. Vaillant : « Oui, mon général, je souffre beaucoup ; mais celui qui me donne momentanément de la force a souffert davantage. » On lui eût dit que les larmes du général coulaient avec abondance et furent le plus bel éloge de son aide-de-camp. Unis d'une amitié sin-

cère depuis nos débuts dans la carrière militaire, nous n'avons pas cessé de nous aimer, malgré la différence survenue ensuite dans nos destinées, et je regarde comme un devoir, à présent que ce cher ami n'est plus, de proclamer que jamais vie n'a été plus constante dans le bien que celle de Du Fort, et qu'avant de mourir comme un héros, il avait sans faste, sans ostentation, avec cette simplicité qui tenait à l'énergie de son caractère, vécu comme un saint. Si ces lignes tombent sous les yeux de quelques-uns de nos anciens camarades, ils ne me démentiront pas, et ils me remercieront d'avoir rendu cette faible justice à celui que nous avons tous admiré.

M. Balleudier me pardonnera de l'avoir un instant oublié, c'est sa faute. Cela n'empêche pas qu'il n'ait un bon livre. Il n'a pas besoin désormais de mes éloges, puisque sa première édition est déjà presque épuisée. Celle qu'il ne peut s'empêcher de donner au public sera plus recherchée encore, quand il aura fait disparaître quelques légères incorrections échappées à une composition rapide, et qui quelquefois viennent déparer son œuvre.

Le Spectre Rouge de 1852.

Tel est le titre d'un ouvrage publié en France par M. A. Romieu. La vigueur du style y égale la vigueur de la pensée. C'est un mauvais signe pour la société, qu'il faille pousser à ses oracles de tels cris d'alarmes. Ceux à qui l'on est contraint de parler si haut, n'entendent que la foudre.

L'abîme est creusé il y a longtemps ; il y a longtemps qu'on y court et qu'on s'y presse ; on y tombera ; il est juste qu'on y tombe. Avec quelle frénésie ne l'a-t-on pas agrandi ! Avec quelle rage n'a-t-on pas voulu que le chemin fût facile et les entraves brisées, et que les gardes-fous rasés ! Aujourd'hui encore, est-ce que tout le monde n'y travaille pas avec un surcroît de démence ? Est-ce qu'il n'y a pas des bourgeois qui accélèrent, les uns par leurs œuvres, les autres par leurs applaudissements, les autres par leur stupide connivence, l'effroyable et inexorable décomposition de tout principe, de tout ordre, de toute possibilité d'ordre et de conservation ? Parcourez Paris, voyez les boutiques, entrez dans les théâtres, lisez les journaux et les livres, regardez les images, assistez aux délibérations publiques : quelle fureur de luxure, quelle rumeur d'impureté, quelle étalage d'incapacité, quels conseils de lâcheté ! Ne sont-ce pas les bourgeois qui font tout cela, qui paient tout cela, qui s'amusent de tout cela, et même y en a-t-il d'autres que des bourgeois qui le fassent, qui le paient, qui s'en amusent ? Parlez d'y mettre des obstacles ; vous verrez ce que diront les journaux de la bourgeoisie. Ils revendiqueront les droits de l'esprit humain et de la révolution française ; ils hausseront les épaules avec un dédain superbe devant les fanatiques qui prétendent faire rétrograder la civilisation. Le seul homme qui ait déployé pour eux, à la tribune, un très-grand talent et un très-grand courage, M. de Montalembert, est tombé dans leur disgrâce pour avoir réclamé l'observation du Dimanche, et fait présentement pitié aux publicistes conservateurs qui veulent des romans socialistes. Ils veulent périr, ils périront, et misérablement, et honteusement, et la chute de leur pouvoir ne les ennoblera pas. Ils sont si vaniteux, si contents d'eux-mêmes jusqu'au milieu des transees de la peur, qu'à travers la compassion et l'épouvante que l'avenir inspire, il y a pla-

UN DRAME EN DEUX ACTES.

LE MONTAGNARD
OU LES
DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Georges qui la croyait bien loin, s'arrêta terrifié devant ce spectacle adossé à la muraille. Oh ! dit-il après un instant de silence, en tendant vers elle ses deux mains, j'ai été bien lâche, citoyen ; pardonne moi !

Jeanne sans répondre souleva faiblement un de ses bras et posa l'extrémité de ses doigts sur les mains jointes du jeune homme.

Citoyenne, s'écria tout-à-coup Georges dont la voix tremblait d'émotion, ne pars pas ainsi !... Mademoiselle, ne partez pas, je vous en supplie, vous avez prononcé deux mots qui m'ont frappé comme deux blessures. Oubliez ce que je t'ai dit, citoyenne, oublie cette folie qui m'a prise au cerveau... J'étais ivre... tu ne sais pas, toi, jeune fille, combien est terrible la mission de ceux qui veulent rebâtir une société nouvelle sur les débris d'une société corrompue et criminelle ; le sang coule

autour d'eux et il doit couler. Oh ! le cœur ne se fait pas facilement sourd aux gémissements aveugles, aux pleurs et aux mains jointes. Mais la voix de la patrie est plus forte que la voix des hommes. Pour se faire régentaire sans entrailles, il faut s'étourdir, se faire d'airain et de marbre... »

Jeanne, silencieuse, l'écoutait. Et dans quelques-unes de ses paroles elle retrouvait les lambeaux déchirés et gémissants de cet homme qu'elle avait entrevu une heure dans sa vie. Le cri d'angoisse involontaire de cette nature étouffée avait en elle un écho qu'elle écoutait avec ce sentiment de douce pitié, trésor précieux du cœur des femmes. Son silence semblait dire à Georges : Parlez, je vous écoute et ne vous méprise pas.

Malheur !... malheur sur moi !... dit tout-à-coup Georges en se courbant en deux, et en appuyant son front mouillé sur le fer de la rampe, mon cœur ne veut donc pas mourir tout-à-fait ? Et cependant après le jour que mon père est venu me dire : « La sœur est morte !... »

Morte !... murmura bien bas la jeune fille d'une voix pleine de douleur ; mon Dieu !... j'espère que vous l'aurez prise près de vous !

Ce jour où il a été traîné à l'échafaud, lui... mon père !... tête blanche et vénérable !... et que je n'ai rien pu pour la sauver... rien !... rien !... ce jour là, j'avais bien dit à mon cœur : n'as plus rien à aimer maintenant, ferme, ferme-toi ; va-t-en de ma poitrine, va-t-en de mes entrailles ; et je m'étais offert, holocauste vivant, sur l'autel de la patrie.

Il ne faut pas chercher à rendre avec des mots l'amer, le sauvage et le fanatique enthousiasme avec lequel Georges avait prononcé ces paroles. La cuirasse d'airain dont il s'était entouré se brisait pièce par pièce.

Cette scène éclairée par la lumière indécise de la lumière qui arrivait par la porte entrouverte, et qui se passait sur la première marche d'un escalier entre cette fille pâle et silencieuse et ce jeune homme, dont chaque lambeau de chair, torturé par la fièvre révolutionnaire, pleurait malgré lui, avait un aspect qui serait le cœur en l'émeuvant.

Combien la vie de l'âme tient plus fortement dans l'homme que la vie du corps !

Georges fit un pas vers la jeune fille, qui le regarda s'avancer sans que son cœur eût un tressaillement de crainte.

Tu m'as écouté, citoyenne, merci ; tout à l'heure je t'ai tendu la main, tu m'as donné la tienne sans effort, sans mépris, merci encore !... Maintenant, pars... Sévère est au bas... il va le conduire ; je n'en aurais pas la force ; adieu, citoyenne. Jeanne qui était restée appuyée contre la muraille pendant que Georges avait parlé se redressa lentement :

Monsieur, lui dit-elle d'une voix douce, je ne suis qu'une jeune fille, mais moi qui crois encore en Dieu, je prierais pour vous.

Georges sentit la robe d'indienne que portait Jeanne Pelleren en passant et il entendit le bruit léger de ses pas qui s'affaiblissaient à mesure qu'elle descendait l'escalier.

La porte intérieure s'ouvrit et se referma. Alors tout devint silencieux autour de lui.

Le jeune montagnard resta encore un instant immobile et sans voix ; puis il s'écria d'une voix rude en se frappant la poitrine :

Allons !... pas de faiblesse... républicain, poursuivi ta marche. Il se jeta tout habillé sur son lit et essaya de s'endormir ; mais le jour le trouva le front dans ses deux mains.

Le bruit que fit sa porte en s'ouvrant brusquement le réveilla de la profonde méditation dans laquelle il était plongé... C'étaient les convives de la veille qui avaient grande hâte de connaître les détails de l'épisode nocturne...

En descendant l'escalier, Georges rencontra Antoine Obriac.

Tu viens déjeuner avec nous ?

Je suis enfin sur leurs traces, dit Obriac à Georges sans répondre à sa question.

Georges retint Obriac par le bras afin de se séparer un peu des personnes qui l'accompagnaient :

Tu es sur leurs traces, dis-tu ?... d'une voix dont l'accent avait quelque chose de fébrile... Alors pas une minute, pas une heure, pas une seconde de trêve !... Obriac !... j'ai besoin d'émotions, de dangers, de luttas... j'ai mes amis !... ils se défendent... nous nous défendons, n'est-ce pas !... Oh ! un combat !... un combat !... »

Quand l'heure sera venue, Georges, je ne resterai pas en arrière, répondit Obriac, mais je serais que l'on poursuis s'échappe souvent avant que l'on puisse lui écraser la tête.

C'est bien, dit Georges en serrant la main d'Obriac.

Comme ta main est brûlante ! dit celui-ci.

Georges sans répondre alla rejoindre Barrère et Billaud-Varennes.

En ce moment là Billaud-Varennes disait à Barrère : Danton se relâche. Je lui trouve depuis quelque temps un luxe d'humanité vraiment prodigieux.

La journée fut longue pour le jeune montagnard ; les paroles les plus fiévreuses tonnaient à la convention sans qu'il les entendit, semblable au matelot habitué aux orages qui dort au milieu de la tempête... Seulement Georges ne dormait pas, l'air manquait à sa poitrine. Il sortit avant la fin de la séance et se mit à marcher au hasard. En traversant la rue St. Honoré, il fut obligé de s'arrêter tant la foule était grande.

La sans-culotterie, dans un délire indicible de joie et de cris, attendait une *fournée* extraordinaire ce jour là ; et la république était prodigieusement bonne citoyenne pour laisser longtemps attendre les bons patriotes. On entendait de loin déjà, les hues de la multitude, et Georges, en levant la tête, eût pu voir quatre charrettes qui s'avancèrent lentement vers le lieu habituel de l'immolation. Aux cris de fureur résonnaient les gémissements de quelques-uns.

Le jeune montagnard ne détournait pas même la tête, il s'arrêta seulement pour laisser passer la justice nationale, son cœur n'avait plus d'émotion pour le sang qui coulait ; la patrie inexorable, en abattant sans pitié la tête de son père, lui avait arraché en un jour tout ce qu'il

ce dans le secret de l'âme pour je ne sais quel mélange de joie terrible. Bien des gens ne peuvent s'empêcher de trouver quelque profit à toutes les catastrophes qui imposent silence à cette cohue de parlours, qui mettront une arme ou un ontil dans ces mains accoutumées à faire grincer la plume, qui rongeront ces ongles venimeux sans cesse occupés à déchirer la morale, le bon sens et les grandes choses. L'espoir d'être délivré du joug que font peser sur le monde ces sophistes adulateurs du mal, contempteurs de la vertu, est exprimé dans le livre de M. Romieu avec une éloquence étrange.

"Je vous dis, ô bourgeois, que votre règne est fini. De 1789 à 1848, il n'a que trop duré. Vous l'avez mené si follement et si vite que la comédie n'a pas eu son terme et que le parterre s'est insurgé avant l'heure probable du dénouement. Vous vous êtes hâtés en enfants de revêtir trop de costumes, vous avez ramassé trop tôt les manteaux d'hermine que vous venez de jeter par les fenêtres de l'aristocratie; vous avez refait à votre usage tout ce que vous aviez détruit à coup de phrases, tout ce que le théâtre, le journal, la chanson, la tribune vous avaient aidés à démolir. Cet arsenal de vos guerres égoïstes est resté formidable et s'emploie aujourd'hui contre vous. Il est aux mains du peuple, à qui vous en avez enseigné l'emploi. L'heure approche; au moment du péril, où sont vos ressources? O Girondins! n'avez-vous pas de la rhétorique et du baccalauréat! écoutez donc le tocsin briser les oreilles; il n'est ni lois, ni ministères, ni préfet, ni garde-champêtre qui puissent rien à ce cataclysme imminent. J'ai vu, je m'en souviens, une inondation de la Loire; les digues allaient disparaître; toute la plaine était menacée; chacun fuyait, vidant le logis de tout ce qui s'en pouvait ôter; et au milieu de ce trouble immense, deux gendarmes, qui représentaient l'autorité, se promenaient à cheval au bord du fleuve furieux. Ils étaient là pour y être et parce qu'on le leur avait ordonné. Ces gendarmes sont l'emblème de la société en présence de l'ouragan qui commence. Pas plus qu'eux elle n'a pouvoir d'empêcher l'irruption qu'elle observe et dont elle semble n'être que la sentinelle d'honneur.

"C'est que la société, telle que l'a faite la bourgeoisie, n'est pas capable de plus. Cette société là doit mourir. Sans nul doute, quoi qu'il arrive, la famille et la propriété surageront dans la tempête; mais cela seul. L'ordre bâtarde établi par les sophistes, à savoir: le gouvernement d'une nation par des médecins, des dévoués, des maîtres de forges, les questions de paix et de guerres livrées à des sous-amendements d'avocats de village; les grands services de l'Etat mis en question, chaque année, sur la chance d'un chiffre d'assurances aux débats; le repos d'un grand pays livré au caprice de quelques mécontents ou de quelques jaloux; cela doit tomber en poudre pour ne se relever jamais, du moins de nos jours. Non, bourgeois, venez en régner plus, ni sous forme de ministres, ni sous forme de juges, ni sous forme d'écrivains. Il vous faudra renoncer bientôt à cette contre-figon de l'ancien régime que vous aviez si mal arrangé à votre profit....

"Vous avez, ô bourgeois! souillé de sang le début de votre œuvre. Ce sont vos avocats, Robespierre et Danton, qui ont appris le meurtre au peuple. Leurs successeurs ont achevé cette éducation qui, maintenant, est devenue universelle. Mais le peuple s'y prendra, lui, à sa manière. Il fera les choses en grand, sans souci des formes, et surtout sans souci des principes que lui avait ôtés. A votre Béranger, tombé dans l'oubli, il a substitué son Pierre Dupont, que vous ne connaissez pas, peut-être, et dont les refrains éclatent chaque jour dans un million de cabarets. C'est le tam-tam de la révolte du pauvre; c'est la tempête des appétits soulevés... Le peuple sera terrible, soyez-en sûr. Vous avez semé le gland, il faut que le chêne pousse!

"Ce qui se passera sera une lutte en dehors de vous, peut-être sur vos calvaires et sur les ruines de vos maisons, mais dont vous ne serez que les spectateurs consternés. C'est entre le délire furieux des masses et la discipline de l'armée que se fera le conflit. Vos livres, vos discours, vos constitutions, vos principes

doivent disparaître dans le fumée de ce grand combat. Le duel est entre l'ordre et le chaos. Ce n'est pas vous qui représentez l'ordre, ô bourgeois de la révolution! c'est la force seule qui en est le symbole. L'ordre que vous avez sans cesse attaqué et qui vous paraît insupportable; l'ordre que vous n'aimez qu'au jour où vos vanités, vos envies jalouses, vos turbulentes ambitions, vos traditions de collège l'ont mis en si grand péril que votre existence en est menacée; l'ordre social à pour réel et unique soutien, non votre ridicule amas de codes, mais le fort rempart où l'autorité repose avec son drapeau. Ce rempart vivant de robustes cœurs, hérissé de baïonnettes et d'artillerie, qu'on appelle l'armée. Là est l'ordre, et mais, sachez-le, pour jouir en paix, sous ce pouvoir protecteur, de tous vos biens, aujourd'hui menacés, et du doux repos qui commence à vous sembler désirable, il vous faudra jeter au vent, et pour jamais, le catéchisme menteur de vos philosophes; il vous faudra renoncer à gouverner ou plutôt à bouleverser l'Etat, pour apprendre à élever ses enfants et à les rendre un peu moins fous et moins malheureux que vous-mêmes.

"Entre le règne de la torche et le règne de sabre, vous n'avez plus que le choix. Grâce à Dieu, le sabre du dix-neuvième siècle n'est plus celui de Tamerlan. Il ne sort pas du fourreau pour détruire, mais pour protéger. Il est devenu l'élément civilisateur, car il combat la barbarie."

Après avoir cité ce passage, nous n'avons pas besoin de dire quelle est la conclusion de M. Romieu. Il conclut à la dictature militaire; il croit que cette dictature n'esta forcée ni des circonstances. De toutes les solutions mises en avant depuis que la révolution de 1848 a inauguré le chaos, c'est la plus probable et peut-être aussi la plus désirée. L'armée, en effet, apparaît comme la seule force matérielle assez pure et assez libre pour dégrader la société des ruines où elle se meurt et pour lui rétablir un abri.

Mais l'armée, toute libre et toute pure qu'elle est encore, ne pourra rien pour le bien, rien de durable, qu'en raison de l'esprit dont elle sera pénétrée. La force ne suffit pas, il faut la foi. Otez le Pape, et Charlemagne n'est qu'un conquérant barbare.

Si Dieu n'a pas abandonné le monde, ce siècle, verra comme au temps de Charlemagne, l'épée obéir à l'évangile. C'est notre vœu, c'est notre espoir. M. Romieu ne voit en France qu'une seule chose qui reste debout, l'armée: il y en a une autre, l'Eglise.

Dans la plus perdue de nos villes, deux hommes commandant le respect: le premier est l'Evêque; le second est le Général. Quel est le que soit la vanité de nos petits bourgeois, ils ne se comparent pas tout-à-fait à celui qui tient le bâton pastoral, ni à celui qui porte le bâton du commandement.

Atteinte la dernière du venin philosophique et libéral, l'armée le rejette la première. Parmi tant d'hommes de cœur qui portent l'épée, plus d'un est homme de foi.

Fions-nous ou à ces chrétiens qui savent être de la milice de Dieu dans la milice du monde. Ils n'ont pas été les derniers à l'assaut des Montagnes Kabyles, suprême rampart de l'Islamisme guerrier; ils ne seront pas les derniers à l'assaut de cet autre islamisme mercantile, littéraire, avocassier qui corrompt et énerve la France. Durant l'invasion de ces passions brutales et barbares qui menacent encore une fois l'Empire du Christ, comme au temps de Clovis, comme au temps de Charlemagne, comme au temps de Saint Laus, le prêtre et le soldat se donneront la main, et à leur ombre, croîtra la force fidèle qu'il faut à la France, à l'Eglise et au monde.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 9 MAI 1851.

Première Page: VARIETES: Histoire de la Révolution de Rome.—Le spectre rouge de 1852.

Feuilleton:—Le Montagnard ou les Deux Républiques—1793-1848—(Première Partie sur 1793.—(Suite.)

Noble Generosite.

Le Collège Ste. Marie à Montréal vient de recevoir du Gouvernement de l'Etat de N. Y. un magnifique présent. Le Secrétaire d'Etat Christophe Morgan, sur la demande de T. Romeyn Beck, régent de l'Université de l'Etat, a envoyé à la bibliothèque de cet établissement naissant, les ouvrages que l'Etat publie depuis quelques années sous le titre de *Natural History of New-York*—15 volumes grand in 4°, ornés de nombreuses gravures ont paru. Cet immense travail avait été approuvé par la législature en 1835, sur la motion de Charles Clinch. L'année suivante la Législature alloua \$104,000 pour l'exécuter, et en 1842 époque des premières publications, elle y ajouta \$26,000.

Les hommes les plus éminents, dans chaque spécialité, ont été appelés à concourir à cette entreprise, qui embrasse toutes les divisions de l'histoire naturelle. Nous n'essaierons pas de faire l'analyse d'un ouvrage aussi étendu et qui demanderait à lui seul une véritable étude. Nous nous contenterons d'indiquer les titres des volumes, le nom des auteurs et l'époque de la publication. De très nombreux dessins dus au burin ou au crayon d'artistes distingués complètent le texte, et donnent un nouveau prix à ce beau monument de la science.

Ier partie.—Zoologie par James de Kay. Elle comprend 5 volumes.

- 1er partie.—Mammifères. 1842.—76 fig.
- 2e " Oiseaux. 1844.—141 fig.
- 3e " Reptiles et amphibiens. 1842.—65 fig.
- 4e " Poissons. 1842.—250 fig.
- 5e " Mollusques. 1843.—358 fig.
- 6e " Crustacés. 49 fig.

IIe partie.—Botanique par John Torrey 1843. 2 vol. et 233 figures.

IIIe partie.—Minéralogie par Lewis Beck, 1842. 1 vol. 533 figures.

IVs. partie.—Géologie. L'Etat de N. Y. a été divisé en 4 districts, et l'étude de chaque district forme un volume.

1er District, par William Mather. 1843. 343 gravures.

2e District, par Ebenetzer Emmons (1842) 53 planches et de nombreuses gravures dans le texte.

3e District, par Luther Vanuxem, 1842, nombreuses gravures dans le texte.

4e District par James Hall, 1843, plus de 100 gravures en cartes.

Ve. partie, *Paléontologie* par James Hall, 1847, 375 gravures; l'ouvrage doit avoir deux volumes. Le premier seul a paru.

VIe. partie, *Agriculture* par Ebenetzer Emmons, 1849. Cet ouvrage, en deux volumes, renferme tout ce qui peut intéresser l'agriculture. Le second volume contient de nombreuses analyses chimiques de toutes les substances agricoles.—123 gravures. Les 14 dernières planches offrent un curieux tableau synoptique d'observations météorologiques, pour l'année 1848.

Quoique cette riche collection ne soit pas encore achevée, elle donne la plus haute idée du progrès des sciences chez nos voisins. L'activité de leur commerce, le développement de leur industrie les plaçaient déjà aux premiers rangs parmi les nations civilisées, aujourd'hui, les études sérieuses auxquelles ils se livrent, les travaux hardis qu'ils entreprennent dans le domaine des sciences, les découvertes qu'ils y font, les rendent sous ce nouveau rapport leurs dignes émules.

A ce bel ouvrage sur les sciences naturelles se trouve joint le recueil des documents historiques (1) sur l'Etat de N. Y. qui se publie aux frais du Gouvernement par le Dr. O'Callaghan. (1) Cette collection précieuse de Manuscrits recueillis à très-grands frais, forme plus de 100 volumes in-folio. Le Gouvernement Français montra la plus grande bienveillance pour favoriser ces recherches et donner accès dans son archives. En Angleterre, on entravau contraire cette œuvre par une surveillance inquiète et des mesquineries. La Hollande, qui ne connaissait pas son trésor, avait peu de temps auparavant, laissé jeter au vent ou vendre au poids, les archives de la Compagnie des Indes Occidentales, qui posa les premiers fondements de la Colonie de la Nouvelle A. msterdam, (auj. N. Y.)

ghan. La législature de l'Etat de N. Y. l'avait fait recueillir ces richesses historiques, il y a déjà quelques années, dans les archives des divers gouvernements de l'Europe en rapport autrefois avec cette colonie, et il les fit imprimer dans l'intérêt de l'histoire. On n'en pouvait en couler le choix à des mains plus habiles qu'à l'auteur de l'histoire de New-York et de tant de recherches historiques.

Tous ces volumes sont revêtus de l'acte authentique de donation signé par le Secrétaire d'Etat.

L'occasion qui a donné lieu à cet acte de noble générosité a été la communication d'un manuscrit de 1644, retrouvé parmi les archives du collège des Jésuites à Québec. Ce précieux autographe d'un des plus illustres missionnaires de ces contrées, le P. Isaac Jogues, renferme une description géographique et historique, d'Albany et de New-York, lorsqu'il les visita en 1643. Grâce aux Hollandais, il échappa alors au fer et aux feux des Iroquois dont il était le captif, depuis plus d'une année, et qui, trois ans après, devaient devenir ses bourreaux.

Ces pages tombées de la plume du Missionnaire, il y a déjà tant d'années, et sauvées, comme par miracle, deviennent aujourd'hui comme un témoignage public de sa reconnaissance. Elle servira à perpétuer dans tous les âges le souvenir du bienfait qu'il reçut sur ce sol hospitalier. Mais il y a un rapprochement curieux à faire en voyant ses écrits accueillis aujourd'hui avec une pareille faveur dans les mêmes lieux où il trouva autrefois la liberté et la vie. Alors la voix de la nature et l'amour de l'humanité faisaient voler les colons américains au secours de ses frères dans le malheur. Ils regardaient et avec raison comme un devoir sacré pour leur arracher une victime aux cruels tortures de la barbarie.

Aujourd'hui après une prospérité noblement acquise, leurs successeurs peuvent moissonner des lauriers plus paisible. L'amour de la science les conduit à d'autres conquêtes. Ils regardent comme une heureuse fortune, la découverte de quelques uns de ces débris rares et curieux échappés aux ruines d'un autre âge, et à l'aide desquels les Savans reconstruisent un jour des monuments, dont il ne reste plus que des fragments épars.

Reserves du Clerge.

Cette affaire épineuse dont la solution semble être menacée de plus d'un écueil, est le sujet d'une agitation organisée, persévérante et vivace de la part de la section protestante du Haut-Canada, qui sous le titre "d'Union de l'Eglise d'Angleterre", s'est constituée en association militante "contre les tentatives de certains partis d'aliéner les réserves du clergé en les appropriant à l'avancement de l'industrie séculière."

L'association ainsi dénommée fut résolue le 17 mai à Toronto, dans une réunion composée de quelques membres du clergé protestant et de laïques de cette communion. Ils y déclarèrent que "les Canadiens Anglais de toute persuasion religieuse subventionnée à même ces Reserves d'après le règlement de 1840, étaient trop sincèrement attachés au maintien de la religion ainsi qu'à la diffusion de l'enseignement Chrétien, pour penser devoir se soumettre paisiblement à l'établissement d'un principe tendant à la suppression de toute religion et à l'encouragement de l'infidélité dans la colonie;" et ce fut sous cette impression qu'ils se décidèrent à donner occasion aux membres laïques de l'Eglise d'Angleterre et d'Irlande de proclamer leur adhésion, aussi bien à leur croyance, qu'au principe posé par le règlement de 1840, au moyen d'une telle association dans ce but. Ils publièrent en conséquence une Adresse remontant aux laïques "l'injustice de l'agression méditée contre les biens temporels de la religion," et avouant leur assentiment à l'opinion du Gouverneur-Général, selon laquelle Son Excellence leur avait exprimé qu'il se serait mal de leur part de s'en tenir à influencer l'opinion en Angleterre, et qu'ils devraient recourir à des mesures propres à renforcer leur position même dans la colonie.

Vendredi dernier (2 mai), le Comité de l'Union a fait rapport, selon qu'il en avait été chargé, dans une assemblée publique convoquée à Toronto pour cet objet. Il suffira de transcrire ici la conclusion de ce rapport pour donner une idée entière des intentions et du plan de la section protestante du Haut-Canada contre l'appropriation projetée des Reserves:

"Le Comité (dit le Rapport) ne peut terminer ce premier rapport émanant de lui sans noter ce fait encourageant qu'il n'est pas le seul corps chrétien qui soit venu de l'avant pour la préservation des biens temporels de la religion conformément aux dispositions contenues à cet effet dans l'Acte de 1840. Les Presbytériens de l'Eglise d'Ecosse sont également en campagne, et bien des indices font voir que plusieurs membres du corps méthodiste aussi bien que de la communion catholique romaine sont disposés de même à maintenir ce règlement, en autant qu'ils ont reconnu par la voie de leur presse, qu'il est de nécessité pour le bien-être social de la Province, que "la religion y fût maintenue comme le moyen préventif le plus sûr du crime, et l'infaillible préservatif contre l'ignorance et l'irréligion," tandis que les organes du gouvernement expriment déjà leurs craintes de ce que les mesures prises par cette Union doivent probablement déconcerter l'agression qui menace la religion. Il y a donc pour lui (le Comité) toute espèce de raison de persévérer dans le mode d'action auquel il s'est arrêté: et il est intimement convaincu que ce n'est qu'en opposant un front hardi, résolu et compact à nos adversaires—par une persistance continuelle dans la présente ligne de conduite, et même, s'il est nécessaire, par des représailles contre ceux qui ont si légèrement tenté de mettre obstacle à la diffusion rapide de notre religion et à l'efficacité croissante des œuvres du clergé, afin qu'ils ne puissent jamais prétendre "de renforcer leur position dans la colonie," que nous pourrons frustrer l'attente de ceux qui voudraient faire trôner la démocratie dans la Législature, et de déjouer leurs efforts actuels pour faire revivre les animosités religieuses." Ce n'est qu'à l'aide de tels moyens seulement que nous pouvons espérer de maintenir avec la Grande Bretagne cette connexion que nos adversaires ont pour objet final d'arrêter, pour la défense et la quelle nous, membres de l'Eglise d'Angleterre n'avons pas craint d'exposer notre vie même, et à laquelle nous sommes si fermement et si invariablement attachés par la naissance, les liens de parenté, les sentiments et la foi.

"Trois semaines seulement se sont écoulées depuis qu'un appel a été fait, et les réponses qui arrivent de tous les points de la Province expriment adhésion aux principes ainsi qu'aux buts de l'Union de l'Eglise. C'est pourquoi ce Comité a toute raison d'espérer qu'avant quelques semaines écoulées, des Branches de cette Union seront en opération dans chacun des townships de la Province; que l'Eglise va désormais s'efforcer de prendre la position qui lui convient dans la colonie, et ses membres d'exercer cette influence sur toutes mesures politiques et sociales affectant les intérêts de la religion et le bien-être de la Province, à laquelle, à raison de leurs propriétés, de leur éducation et de leur nombre, ils ont droit égal, et qu'ils ne perdront pas que leurs droits et leurs privilèges soient dorénavant "trafiqués ou abandonnés" selon les demandes d'"adversaires sans scrupule."

"Il y a dans ce mouvement de l'Union Canadienne de l'Eglise Anglicane" assez de preuves de son désir de maintenir intacts ses droits et ses possessions temporelles, pour en conclure qu'elle laisserait dans l'occasion toute liberté à d'autres de se défendre ainsi qu'elle. Il n'en est pas moins évident que l'agitation de la grande mesure des Reserves est loin d'avoir atteint tous les résultats qu'elle est de nature à produire.

Le Courrier des Etats-Unis annonce qu'avant le 1er Juin il sera publié quotidiennement sans augmentation de prix. "Les arrivages d'Europe qui se multiplient, dit-il, l'intérêt qui s'attache chaque jour plus vivement aux nouvelles d'outre-mer et qui s'arrange mal du

avait de larmes dans l'âme. Quand les charrettes furent passées, il continua sa marche. Sa pensée allait vers un but, et, sans s'en rendre compte, il suivait sa pensée.

Ainsi il arriva en face de la maison qu'habitait Gracchus. Ce furent les battements de son cœur qui lui apprirent que son pied venait de toucher le seuil de la porte.

Que venait-il faire dans cette maison? Pourquoi, malgré sa volonté, y allait-il ainsi? Pourquoi sa pensée s'enveloppait-elle dans le souvenir d'une femme, quand la société en péril demandait le concours de tous les bons patriotes?

Il faut que je la revois, dit-il! Il monta les trois étages qui conduisaient à la porte de Gracchus. Sur le point de frapper, son cœur battait si fort qu'il fut obligé de s'appuyer contre le mur. Qui pourra jamais expliquer ou sonder le cœur humain? Un moment il voulut revenir sur ses pas. Que lui importait cette jeune fille qu'il n'avait vue qu'une fois!

Au lieu de descendre l'escalier, il frappa à la porte un coup brusque et rapide. Il refusait de laisser entrer son ennemi.

sur Jeanne ainsi pâle et abattue un regard interrogateur.

Un grand malheur!... répéta Georges en entrant tout à fait et en poussant la porte derrière lui par un mouvement machinal. Est-ce que le citoyen Gracchus...?

Mlle. De Savernay secoua la tête; puis, sans répondre, elle s'avança lentement vers une porte et l'ouvrit... Cette porte donnait dans une chambre éclairée par une lumière, quoiqu'il fit jour, et au fond de cette chambre, sur un lit, il vit une femme étendue. Cette femme était pâle comme le linge qui couvrait son corps, et ses yeux fermés n'avaient plus de regards que pour Dieu.

Madame Dupuis était morte!

La jeune fille s'était agenouillée près du lit. Georges était resté debout.

L'image de la mort calme et tranquille, envoyée par la main de Dieu, parle plus profondément en nous que le sang versé qui ruisselle ou que les corps mutilés qui gisent à terre. Nous avons suivi tous les détails des impressions soudaines, imprévues, qui ab-

perdus et enterrés sous la poussière de cet athéisme qui ensevelissait la société. Oh! pourquoi ne pas s'arrêter longtemps devant ces derniers vestiges de croyance et de foi... un chant plaintif, et semblait un instant encore se ranimer sous le regard d'une femme. Quelques minutes se passèrent silencieuses et recueillies.

La jeune fille se releva. Entre elle et Georges il y avait la sainteté de cette morte qui les regardait et les écoutait.

Elle n'avait plus peur. Et puis encore, le visage du jeune homme était empreint de cette expression triste et profonde qui est une éloquente parole.

Je suis rentrée cette nuit, dit Jeanne, pour recueillir son dernier regard et lui donner le dernier baiser.

Il semblait que Dieu attendit mon retour pour la rappeler à lui.

Georges passa sa main sur son front, un donloureux remords venait de traverser sa pensée. Il inclina doucement la tête, comme

le; au milieu de cette tempête et de ce combat incessant qui m'entoure et m'enveloppe, laisse-moi lever les yeux vers toi. Je ne sais si je t'aime, car un républicain ne doit aimer que la patrie, mais j'ai besoin de toi. Plus la lutte est terrible, plus le devoir est cru, plus il faut regarder en face de soi dans l'avenir, sans faiblesse ni regrets, plus on sent le besoin de n'être pas isolé, d'avoir une voix qui vous parle parfois, une main qui vienne à se se reposer. Vois-tu, citoyenne, on nous appelle des monstres parce qu'on ne nous comprend pas. Oh! l'avenir!... l'avenir!... c'est le grand juge du passé.

Georges se tut; sans doute qu'il attendait une réponse de la jeune fille; mais Jeanne resta silencieuse.

Il s'approcha d'elle et prenant une de ses mains qu'il tint serrée dans les siennes: Je ne t'ai pas demandé ton nom, citoyenne. Ton nom est celui que te donnent ma pensée et mon cœur. J'avais une sœur que j'ai aimée, jeune comme toi... morte... je te l'ai dit... Mon père l'a tuée.

vés par des intérêts, par des passions, par des vœux incompatibles, une foule de rivaux qui, ardemment épris des mêmes biens, ne travaillent qu'à se les arracher mutuellement; un séjour de trouble et de danger où l'on a beaucoup moins le secours à espérer, que de pièges à craindre, où, si on est malheureux, on est méprisé; si on est heureux, on est envié et traversé; où, loin de pardonner les fautes et les malheurs, on ne pardonne pas même les vertus et les succès; où les uns sont disposés à nuire par intérêt, les autres par envie, plusieurs par le seul plaisir de nuire; où l'on est exposé aux attaques de je ne sais combien d'ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils sont masqués dans le paraitre, et que souvent même nous les trouvons dans ceux dont les liens les plus sacrés auraient dû faire nos protecteurs et nos appuis.

retard qu'imposent forcément des apparitions séparées par un intervalle de quarante-huit heures, les relations plus intimes qui s'établissent entre notre pays natal et notre pays d'adoption, l'accroissement continu de la population française à New-York et sur les autres points de l'Union, le désir fort naturel de nos compatriotes de se tenir au courant de tout ce qui se passe en Amérique aussi bien qu'en France, tout en un mot fait sentir la nécessité d'un journal quotidien rédigé en Français, qui ne se laisse devancer par aucun de ses confrères américains : le *Courier des Etats-Unis* veut être ce journal.

Le *Phare*, revue hebdomadaire qui doit paraître très-prochainement à New-York, et dont le rédacteur est M. Masseras, a déjà annoncé qu'il remplirait avec succès dans la presse française d'Amérique la lacune que le *Courrier des Etats-Unis* veut combler par une apparition quotidienne et simultanément par une feuille hebdomadaire aussi du genre des *weekly papers*.

On lit dans le *Courrier* : "FATALE PLAISANTERIE.—En vain de nombreux exemples montrent le danger de jouer avec des armes à feu ; les accidents se renouvellent presque chaque jour. La semaine dernière, à Churchville, près de Rochester, Miss M. Lyon, jeune fille de dix-huit ans, et un garçon de quinze ans du nom de Potter, plaisantaient et riaient ensemble, lorsque ce dernier eut la funeste idée de prendre un fusil qui se trouvait suspendu au mur et de mettre en joue en riant sa compagne ; celle-ci ne faisait qu'en rire ; l'autre, pour pousser jusqu'au bout la plaisanterie, pressa la détente du fusil, et Mlle Lyon tombe frappée d'une balle dans la figure. Le coup était mortel."

FATAL ACCIDENT.—Mercredi, vers le milieu du jour, trois hommes descendant avec un train de bois la Rivière des Prairies, parvinrent sans accident jusqu'au pied du *Kopide au Crochet*. De cet endroit le radeau, entraîné par la force impétueuse du courant, alla à deux arpents de distance se briser contre l'une des cages du Pont de Vian sur le front de laquelle il s'arrêta en se soulevant de la partie antérieure. Les conducteurs effrayés, au lieu de se réfugier sur l'arrière du radeau et de s'y tenir, s'emparèrent d'un canot dans lequel ils se livrèrent à la merci du courant qui ne tarda pas à chavirer la frêle embarcation ; deux de ces infortunés disparurent sans retour ; le troisième se cramponna à la pince du canot et fut repêché à 20 arpents plus loin au moment où ses forces l'abandonnaient. Ceux qui ont trouvé la mort dans les eaux sont Joseph et Charles Chartraud, de St. Vincent de Paul.

Une personne de New-York, présentement à Montréal, s'y occupe des apprêts que nécessite par avance le projet d'une excursion des citoyens de Montréal et de Québec à New-York, le 4 juillet prochain. Les journaux donneront avis prochainement des particularités essentielles à connaître de ce voyage agréable, qui se fera de jour et ne coûtera que sept piastres au plus, quant aux frais de transport.

Nominations officielles.

Toronto 2 Mai 1851. Il a plu à Son Excellence le Gouverneur-Général faire les nominations suivantes, savoir : VALENCE GARON de Ste Anne de la Pocatière, et Ludger Têtu, de la Rivière-Ouelle, Ecuyers, pour être Juges de Paix dans et pour le District de Québec.

Etats-Unis.

Les partisans de la désunion des Etats-Unis dans la Caroline du Sud ont tenu à Charleston, le 5 mai, une réunion ayant pour objet les droits des Etats-Unis. Cette assemblée dont la dénomination fut voir que le motif de ses procédés est toujours, comme on le sait, l'interminable sujet de l'esclavage, a procédé à l'examen de cette question : "La Caroline du Sud doit-elle agir seule ou en se contentant du concours d'un ou deux Etats ?" Les séances de cette réunion durent sans doute encore. Selon les renseignements dont parle le *Courrier des Etats-Unis*, sur 167 membres qui doivent s'y trouver présents, 89 sont en faveur d'une solution affirmative et demandent que la Caroline du Sud s'avance hardiment dans la carrière de la désunion, sans s'inquiéter si d'autres la suivront, sans se préoccuper des conséquences qui en pourront résulter.

Le succès de cette agitation locale est plus que douteux. La Caroline du Sud n'abandonnerait pas l'Union sans entrer en lutte armée contre les Etats-Unis. D'ailleurs, elle se trouve abandonnée par tous les Etats du Sud, dans lesquels le ferment désunioniste a perdu toute sa force, peut-être même dans le Mississippi. Il y a néanmoins dans la Caroline du Sud des imaginations ardentes qui ne voient que dans la séparation la gloire et la fortune de cet Etat.

La nouvelle expédition récemment projetée contre Cuba paraît avortée.

"Entre les nombreuses théories sauvages et impraticables qu'a enfantées la philosophie Française, le socialisme occupe un rang éminent. Il est de notoriété que les communistes ont fait divers efforts pour mettre leur système en pratique, mais tous ont misérablement échoué. La colonie qui fit voile vers le Texas se souleva avant qu'une seule cabane eût été construite ou que le soc de la charrue eût remué une seule motte de terre. Les hommes simples, qui avaient été induits à tenter l'expérience, ont été abandonnés à la pauvreté et à la misère dans un pays étranger, où ils ont à déplorer leur engouement et à se récrier contre les chefs peu scrupuleux à qui seuls a profité l'entreprise. Un autre parti de ces réformateurs sociaux qui s'est fixé près de Nauvoo, dans l'Illinois, sous la direction d'un certain Monsieur Cabet, témoigne le désir de s'enfuir de la colonie avant qu'une explosion n'éclate. Plusieurs "fuyards" ont quitté leur chef et sont venus nous demander la publication d'un protêt en réponse aux attaques du citoyen Cabet.

Ce protêt a jeté M. Cabet dans une grande frénésie. Il se livre à des incriminations de toute espèce, et appelle ceux qui se sont retirés de la société des "atomes et des pygmées," en les dénonçant pour s'être rendus dans l'Eglise catholique et y avoir entendu la messe et, plus que tout cela, d'avoir en l'audace de mettre en question l'infailibilité de sa théorie. "Eux, mes disciples, me condamner, moi leur maître," s'écrie M. Cabet avec horreur ! Dans toutes ses répliques, le pauvre Cabet témoigne une terrible peur des Jésuites. Il n'y en a pas un qui soit plus rapproché de lui que St. Louis, mais le lecteur de ses élocubrations croirait qu'il se cache derrière chaque arbre et chaque haie de l'incarnie, noir, gigantesques, et enragés, à l'aspect dangereux et altérés de sang, et possédés de la grande ambition d'ôter la vie à Cabet. Il faudrait une large emplate pour servir de témoignage à la partie malsaine du cerveau de Monsieur Cabet."

Jamaïque.

On écrit de Kingston (Jamaïque) au *Courrier* : "Les *Free Traders* de notre île rêvent la régénération commerciale à l'aide de l'introduction des gens de couleur qui abandonnent les Etats-Unis ; peut-être ont-ils raison, et le fait est qu'on sera obligé de renoncer prochainement à la culture du coton, du café et de la canne à sucre, si l'on ne parvient pas à recruter un bon nombre d'Africains. Mais ce qui vaudrait mieux encore pour l'avenir, ce serait d'attirer ici des Américains intelligents qui développeraient les ressources industrielles que nous possédons. Les premiers essais qui ont été tentés réussissent très bien. Une savonnerie nouvellement établie fait d'excellentes affaires ; on parle de la création d'une tannerie ; une librairie américaine prospère à souhait ; et si quelques-uns de vos fermiers venaient se fixer parmi nous, ils auraient grande chance de faire fortune en nous fournissant du beurre, du saindoux et du porc salé, les trois objets de grande consommation qui nous viennent de l'étranger en payant des droits très élevés.

" Vos lecteurs n'ont peut-être pas oublié un certain législateur du nom de Robert John Macpherson, qui était en même temps alderman de la ville, juge de paix et auditeur des finances. En cette dernière qualité, il s'était imaginé de contrefaire la signature du receveur-général sur deux cent billets, les uns d'une livre, les autres de trois, payables à vue et au porteur par le trésor public. Le susdit Macpherson avait déjà passé devant la justice, mais le jury n'avait pu s'accorder ; le procureur-général ne se contenta point de cette première épreuve, et fit subir au prévenu un second procès. Quelques-uns des amis de Macpherson espéraient bien qu'il se dénouerait comme le précédent. Ce qui favorisa un moment cette idée, c'est que le jury mit un temps assez long à s'entendre sur son verdict, et déjà dans la foule qui se trouvait réunie, quelques amis poussaient des hurrah ! en l'honneur de l'acquiescement de Macpherson. Par malheur, les amis aperçurent sans la conscience des jurés. Ceux-ci repartirent, et lorsqu'ils furent réunis, leur chef prononça d'une voix ferme le mot coupable ! Ce fut une sorte de coup de théâtre. La conduite du prisonnier avait d'ailleurs été assez étrange durant tout le procès : il est franc-maçon, et grâce à des signes qu'il adressait à des frères siégeant parmi les jurés, il avait espéré les décider à ne pas le condamner ; mais toute sa maçonnerie ne put y rien faire, et l'équité l'emporta. Lorsque les jurés se retirèrent dans la chambre de leurs délibérations Macpherson, avec beaucoup de sang-froid, se fit apporter à manger, puis, quand il eut fini, il fuma son cigar de l'air le plus satisfait. Il eût été difficile de pousser plus loin l'impudence. Aussi sa condamnation n'a-t-elle rendu que l'approbation parmi les gens qui ont quelque sentiment de justice et le pudeur. L'Assemblée législative a, bien entendu, déclaré Macpherson "chassé de la Chambre."

Un effroyable accident est arrivé ces jours-ci : Un Américain, nommé Whitley, qui nous a amené ici une troupe équestre, se rendait à la campagne pour y donner des représentations ; le wagon sur lequel il se trouvait avec sa famille, deux musiciens français et un Esnaillon, roula dans un précipice d'une centaine

lamer inutilement, il se mit immédiatement à employer ses chevaux et ses voitures pour le transport malheureux qu'on enterra en foule. Le féau d'aparu, il avait repris ses exercices, et voilà que la destinée vient encore de le frapper."

BIBLIOGRAPHIE.

Cours d'histoire ecclésiastique.

PAR M. L'ABBE BLANC.

Deuxième volume du Précis, troisième et dernier du Cours.

Après avoir attendu si longtemps le *Cours d'histoire ecclésiastique* de M. Blanc, les séminaires et le clergé de France n'ont pu apprendre qu'avec une grande satisfaction l'achèvement de cet ouvrage important. Déjà nous en avons dit un mot à nos lecteurs ; mais nous avons besoin d'y revenir pour en dire plus au long notre pensée. Depuis les temps de la Restauration, il y a environ trente ans, les études historiques ont pris un plus grand développement en France. Mais ce mouvement s'est opéré constamment au détriment des saintes annales de l'Eglise, de la part des esprits incroyants. Nos Evêques et nos séminaires l'ont compris ; ils ont compris que sans compter les raisons qui font dans tous les temps un devoir aux prêtres de connaître l'histoire de l'Eglise, il fallait de plus aujourd'hui opposer au mouvement hostile une étude plus large, plus approfondie, plus raisonnée de cette histoire. Or, le moyen de ranimer cette étude, et de l'élever au niveau des besoins modernes était d'établir des *Cours réguliers* dans les séminaires et de donner à l'histoire ecclésiastique un rang sérieux, une assez large place parmi les études ecclésiastiques, et c'est encore ainsi que nos Evêques l'ont entendu. Depuis quinze ans, plus de la moitié des séminaires ont été dotés de *Cours d'histoire ecclésiastique*. Plus d'entre les autres, nous le savons, n'ont différencié que pour attendre le livre classique qu'on leur annonçait depuis longtemps. Les Evêques et les séminaires attendaient tous un tel livre. Pour répondre à leur vœu éclairé, il devait non-seulement initier les élèves du sanctuaire à la connaissance méthodique de tous les faits de l'histoire de l'Eglise, mais aussi environner ces faits des réflexions les plus propres à dissiper l'obscurité des uns, à lever les difficultés, les objections que d'autres soulèvent, enfin à ouvrir tous les points de vue qui font des annales de l'Eglise, si souvent calomniées, l'une des études les plus intéressantes auxquelles le philosophe comme le théologien puisse s'appliquer.

On attendait ce livre-là de M. l'abbé Blanc ; l'*Introduction*, et le premier volume du *Précis*, renfermant les *Origines chrétiennes*, avaient confirmé cet espoir. Le dernier volume qui vient de paraître a-t-il de justifier cette honorable attente ? Telle est la question dont nous avons cherché la réponse dans la lecture même du volume. Or, l'examen que nous en avons fait nous impose le devoir de dire aujourd'hui que M. Blanc a répondu, selon nous, aux exigences de l'opinion, au vœu de nos Evêques et de notre clergé. Sans omettre aucun fait de quelque importance, il a raconté dans un seul volume qui renferme, à ce vrai, 930 pages, l'histoire de plus de seize siècles, depuis le troisième siècle inclusive-ment, jusqu'à 1830. Cette narration, concise et claire en même temps, offre sur tous les faits où il en est besoin, la réflexion claire également et précise qui relève et fait admirer le plan de la Providence, l'intervention de Dieu sur son Eglise, qui dissipe souvent d'un mot l'objection de l'incrédulité ou de l'hérésie ; qui venge enfin nos saints Pontifes et nos saints docteurs contre leurs détracteurs anciens et modernes. La pensée de l'auteur s'élève avec les grands faits, et élève celle du lecteur par les grands aperçus qu'il jette devant elle. Nous aimons surtout la manière dont il suit la marche des siècles, la liaison des événements et leurs influences réciproques. C'est une heureuse manière de ranimer l'histoire, de vivifier l'étude des siècles et de la rendre en même temps attrayante et facile.

Nos devoirs encore faire remarquer la manière dont l'auteur traite les questions les plus délicates. Il les aborde et en dit son sentiment avec franchise, mais avec une telle modération que personne ne peut s'en offenser. Cette modération, jointe à l'impartialité de M. Blanc, fait de son livre non un livre de parti et de système, mais un livre de doctrine, un guide sage, mesuré, tel qu'il convient pour les *Cours des séminaires*, et en général au clergé, qui demande avant tout les moyens de se rendre compte avec calme de l'histoire de l'Eglise, de sa doctrine, de sa discipline, de son action sur la société, de son gouvernement, de ses combats, etc.—Pour les points controversés qui présentent de l'intérêt et ont été l'objet d'une polémique, M. Blanc les présente sous forme de *problèmes* et indique pour chaque opinion les auteurs qui l'ont soutenue. Outre ces problèmes, il propose sur les grands sujets la matière d'une dissertation dont il trace le plan sans développement ; ce sont autant de moyens qu'il fournit aux professeurs pour exercer et intéresser leurs élèves. Pour l'indication des sources, M. Blanc ne se contente pas de donner le catalogue des auteurs les plus importants et en même temps les plus à la portée de ses lecteurs en France, mais il apprécie ces auteurs avec son impartialité ordinaire et donne des conseils en conséquence.

Nous aimons à justifier notre jugement

pire chrétien, sur Abeillard et le rationalisme, etc.

Nous terminerons par une dernière observation. La manière dont M. Blanc a rédigé son *Cours* n'en fait pas seulement un livre classique pour les séminaires, mais encore une histoire abrégée et raisonnée, telle que peuvent la désirer tous les prêtres, surtout les plus occupés. En la rédigeant, l'auteur a su éviter la sécheresse d'un abrégé pour la rendre utile à tous, et c'est encore un nouveau mérite de son œuvre.

FAITS DE L'ETRANGER.

La compagnie des mines de zinc de la vieille Montagne, à Paris, vient de faire exécuter pour l'exposition de Londres une magnifique statue monumentale en zinc. Cette statue représente la reine d'Angleterre, en grand costume royal ; elle est assise sur son trône, et le tapis placé sous ses pieds, tombant en larmes autour de la plinthe, y forme un élégant ornement. La pose de la reine est heureuse ; la figure est très ressemblante ; la statue debout aurait neuf pieds ; le modèle en est dû au talent de M. Danton. La fute de cette œuvre capitale a un centimètre et demi d'épaisseur. Cette pièce, qui est la plus forte qui ait encore été fondue, prouve à quels usages, encore inconnus, le zinc peut être employé. Le piédestal est de M. Leornard, architecte ; il est de forme Renaissance ; des guirlandes de fleurs et de fruits réunissent les angles ; sur le côté faisant face sont représentées les armes d'Angleterre, et derrière, un trophée d'armes. Sur les grands côtés, sont des panneaux destinés à recevoir des inscriptions. La couleur de cette statue, qui est celle du zinc légèrement bruni, donne à ce travail un caractère tout particulier.

—Nous avons, dans le temps, annoncé cette merveille d'une mécanique inventée et exécutée par un jeune cultivateur d'Aignillon, Joseph Cusson, qui, sans autres notions de mathématiques que les premières règles de l'arithmétique, a résolu les problèmes les plus difficiles de l'horlogerie. Son *Calendrier mouvant*, après avoir fait l'admiration de plusieurs villes de France, est exposé à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 7, où tout le monde pourra le voir. Sur 9 cadrans différents l'horloge marque les heures, les minutes, les secondes, les jours de la semaine, le quantième du mois, les mois de l'année ou les 12 signes du zodiaque, les années communes et bissextiles, les phases et l'âge de la lune, le lever et le coucher du soleil, la place que la lune occupe par rapport au soleil. D'ingénieux mécanismes font mouvoir plusieurs personnages quand les heures sonnent, trois fois par jour et au moment de l'augéus.

—On lit dans le *Message de l'Allier*, journal de Moulins, en date du 10 avril :

"Nous apprenons que la justice vient de découvrir une fabrique de poudre dans le canton de Jaligny. On a saisi de la poudre toute faite, des matières propres à la fabriquer et des balles."

—Hier, le commissaire de police du quartier de la monnaie était appelé à constater un fait assez singulier. Dans la maison située Petite-Rue du Bac demeurait depuis plusieurs années une femme D..., âgée d'environ trente ans, et qui exerçait la profession de marchande ambulante d'objets de bimbeloterie. Elle parcourait les environs de Paris pour y vendre ses marchandises ; aussi ne s'inquiétait-on pas dans sa maison de ses absences, qui duraient quelquefois plus de quinze jours.

Cependant depuis environ trois mois on n'avait pas vu la marchande. Ses voisins s'étonnaient de n'avoir pas reçu de ses nouvelles et informèrent le commissaire de police.

Ce magistrat ayant fait ouvrir par un serrurier la porte du logement de la femme D..., a trouvé cette malheureuse morte. Elle était couchée tout habillée sur son lit ; son corps était dans un état de parfaite conservation et mortifié comme s'il eût été soumis à l'embaumement. La peau présentait l'aspect et la solidité du parchemin.

Un médecin appelé par le commissaire a constaté que la mort de ce sujet devait remonter à environ trois mois ; on en ignore encore la cause. Une enquête est ouverte à ce sujet, et le cadavre a été transporté à la Morgue pour y être soumis à l'examen des hommes de l'art, qui auront à rechercher comment a pu périr cette malheureuse, et par quel phénomène son cadavre a échappé aux effets de la putréfaction.

On lit dans le *Mémorial de Rouen* :

"Entrons dans cette caverne révolutionnaire dont a parlé un jour avec tant d'éloquence M. de Montalembert, et dont, malheureusement, un si grand nombre d'hommes politiques affectent de ne pas se souvenir.

"Nous vous disions, dans l'une de nos dernières lettres, que MM. les Montagnards se préparaient à utiliser leurs vacances de Pâques, en allant faire de la propagande dans les départements voisins de Paris ; nous vous disions également que les frères maçons égaux et d'autres chefs de la gent démocratique s'embrigadaient et songeaient à passer en revue leurs forces, dans la prévision d'un coup de main. Aujourd'hui, l'autorité judiciaire vient de faire de nouvelles découvertes, qui prouvent l'agitation des meneurs des émeutiers.

ainsi que la Montagne, avec un profond mépris, et on assure qu'il se fait de nombreux adeptes.

"Pour que vous sachiez au juste quel est l'esprit qui l'anime, nous vous transmettons, sans en retrancher un mot, sa dernière proclamation. Elle vous fera juger du style des autres.

"Voici cette pièce curieuse : "AUX REPUBLICAINS DES DEPARTEMENTS. "Citoyens, l'heure approche où les cohortes royalistes vont enfin violer franchement, ouvertement le pacte fondamental, la Constitution. Citoyens, c'est un avis que nous vous adressons, et nous vous disons : Préparez vos armes, car vos ennemis vont se mettre à découvert. Quant à nous, peuple de Paris, nous sommes armés, et au premier signal de violation, nous commençons le combat.

"Depuis longtemps, vils suspects des despotes, vous avez foulé aux pieds cette Constitution que vous aviez juré d'observer ; depuis longtemps vous avez massacré le suffrage universel ; vous avez bâillonné la presse, vous nous avez arraché le droit de réunion ; tous les jours encore, vous supprimez les gardes nationales qui ont le sentiment de la Révolution ; vous avez outre-passé vos droits en prolongant les pouvoirs des officiers de la garde nationale. Mais, sachez-le bien, la garde nationale de Paris ne se prêterait pas l'achèvement à vos infâmes desirs, elle jour où vous parlez de réviser vous-mêmes la Constitution, vous la verrez descendre en armes dans la rue non pour vous défendre, mais derrière les barricades. Jusqu'à ce jour, vous avez été de violation en violation, tout en prétendant respecter la Constitution ; ce que vous n'avez pas osé faire, c'est de la déchirer. Mais, dites vous cette fois, vous l'oserez. Ah ! c'est là que nous vous attendons.

"Révisez donc aujourd'hui la Constitution, prolongez les pouvoirs du Président, et vous verrez à l'instant même surgir des barricades sur tous les points, vous nous verrez derrière ces barricades pour défendre la constitution. Vous ne nous prendrez pas à l'improviste, nous sommes armés et prêts à vous combattre. Et si la victoire nous favorise, ce dont nous ne doutons nullement, apprenez que tous les traités, tous ceux qui ont foulé aux pieds les droits du peuple, apprenez que tous seront frappés de la hache révolutionnaire. Toi aussi, toi complice volontaire de tous ces crimes, le même châtimeur t'est réservé.

"Et vous, lâches Montagnards, vous qui, par des allures révolutionnaires, avez hypocritement usurpé la confiance du peuple, sachez que depuis votre lâche conduite sur la loi du 31 mai, il n'a plus confiance en vous, et que si une nouvelle révolution de ses droits s'exécute, il n'attendra plus votre avis ; il combattra lui-même ; "Sentinelles républicaines, prenez garde à vous !

"LE COMITE DU CENTRE."

(Correspondance Havas.)

—On assure que plusieurs départements du Centre, de l'Ouest et du Midi de France, des hommes clairvoyants et courageux ont résolu de conjurer les périls qui menacent la société, en formant des comités et des associations pour organiser une résistance énergique ; dans le cas où une insurrection triompherait à Paris.

—On lit dans la *Gazette du midi* : "Les visiteurs se succèdent sans interruption auprès de M. le comte de Chambord ; jamais la demeure du royal exilé ne reçut autant de Français que depuis son arrivée à Venise.

"Le Midi avait déjà fourni un ample contingent de voyageurs ; de nouveaux convois viennent de se mettre en route et succèdent de près à ceux de Toulouse, d'Avignon et de plusieurs autres villes. Avant-hier un paquebot partant de notre port emmenait vingt-et-une personnes de Marseille ou de sa banlieue qui se rendaient ensemble à Venise. Deux autres les avaient précédés par la voie de terre. Plusieurs Tarasconnais se disposent à faire le même voyage. Nous apprenons enfin de Toulon que plusieurs ouvriers et paysans espèrent effectuer leur pèlerinage politique vers l'époque de la Saint-Henri."

—Le *Pays* qui jusqu'à présent avait été l'un des organes du parti élyséen, passe sous la direction de M. de Lumarini, et, par conséquent, de vient, selon l'expression de son nouveau directeur, le *journal conservateur de la République par la République*.

ANNONCES.

A vendre à cette imprimerie :

LE MANUEL

DE LA

VISITE EPISCOPALE

Dans les Communautés et Paroisses du Diocèse de Montréal

AUGMENTÉ

DU

MANDEMENT

